

LA SITUATION DES PEUPLES NON-MAGYARS DANS LA HONGRIE D'AVANT-GUERRE

Il est hors de doute que la Hongrie d'avant-guerre n'était pas un Etat national uni comparable, sous ce rapport, aux grands pays occidentaux, la Grande-Bretagne, la France ou l'Italie. Mais celles-ci non plus, n'ont pas toujours connu l'unité nationale ; elles se sont formées du mélange simultané ou successif de différentes races ; la situation actuelle est le résultat d'un développement et d'une assimilation de plusieurs siècles. Cette assimilation s'y produit encore, elle n'est pas achevée ; les statistiques d'avant-guerre ainsi que d'autres données attestent que le nombre des habitants parlant le gallois et l'irlandais décroissait au Pays de Galles et en Irlande ; que le basque et le breton reculaient de plus en plus en France, qu'en Italie les éléments allemands, grecs, albanais et slaves, autrefois plus nombreux, disparaissaient graduellement.

Quant à la Hongrie, lorsque les Hongrois conquièrent le pays, ils n'y trouvèrent que des peuples en majeure partie slaves, mais aussi des Bulgaro-turks qu'ils assimilèrent dès les premiers siècles après la conquête¹. Mais d'après l'usage d'alors, les Hongrois laissèrent inhabitée la périphérie du territoire occupé par eux, entourant d'ouvrages de défense (*gyepű*)² la partie intérieure seule habitée, puis, en les repoussant de plus en plus vers la frontière, ils établirent, peu à peu, sur la ceinture extérieure du territoire inhabitée,

1. Sándor Domanovszky, *A magyar kérdés történeti szempontból tekintve* (La question Hongroise au point de vue historique). János Karácsonyi, *Történelmi jogunk hazánk területi épségéhez* (Notre droit historique à l'intégrité territoriale du pays). Nagyvárad, 1916.

2. Bálint Hóman, *A magyarok honfoglalása és elhelyezkedése* (La conquête du territoire de la Hongrie par les Magyars et leur établissement dans le pays). Budapest, 1923. Manuel de la linguistique Hongroise, 1^{er} vol., n° 7.

des gardes — les *Székelys* — et aussi d'autres habitants. Entre temps, dans les territoires non encore habités, des peuples de races étrangères se sont établis soit volontairement (les Slovaques), soit appelés par les rois de Hongrie (Allemands, Ruthènes), ou chassés par les Turcs (Roumains, Serbes) ; pour se fixer en Hongrie, ils ont reçu certains avantages. C'est ainsi que s'est formée la ceinture de nationalités non-magyares entourant l'élément magyar, ceinture qui n'était interrompue que par la région habitée par les Székelys, établis pour la défense de la périphérie. Jusqu'à l'invasion turque, l'établissement de peuples étrangers ne prit pas une ampleur suffisante pour ne pas être contrebalancée par la force d'assimilation, toujours active, de l'élément hongrois. De nombreux documents prouvent que cette assimilation était si forte que des races entières devinrent Hongroises, par exemple les Russes, les Besenyós (Pétchénegues), les Comans et les Bulgares, jadis émigrés ; dans les villes (à Beregszász, Szatmárnémeti, Nagybánya, Kolozsvár, Torda, etc.), l'élément allemand se magyarisa aussi en tout ou en partie. Aussi on peut dire qu'au xv^e siècle, sous le roi Mathias, la Hongrie n'était inférieure, quant à l'unité nationale, à aucun autre pays d'Europe occidentale.

Mais les longues guerres contre les Turcs, l'occupation turque qui dura un siècle et demi, dévastant la région centrale habitée par des Hongrois, et après l'expulsion des Turcs, la politique de colonisation intérieure du Gouvernement de Vienne, hostile aux Hongrois, ont totalement changé la situation. Les Hongrois réfugiés dans le Nord du pays pendant l'occupation turque, revinrent dans le grand Alföld et dans la Transdanubie ; mais le cabinet de Vienne établit des Serbes, des Allemands, des Slovaques et des Roumains dans la région méridionale habitée au xv^e siècle, avant l'invasion turque, exclusivement par des Hongrois (avant l'invasion turque, le territoire de langue hongroise s'étendait jusqu'à la Save, ainsi que M. Csánki l'a démontré¹),

1. Dezső Csánki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában* (Géographie historique de la Hongrie au temps des Hunyadi). Budapest, vol. I-V, 1890-1913.

et la place des éléments étrangers ayant émigré de la périphérie montagneuse dans l'Alföld, a été occupée par leurs frères de race des pays voisins. C'est alors que le nombre des Roumains s'accrut également dans une grande mesure en Hongrie, beaucoup de Roumains s'étant, à cause de la tyrannie des princes fanariotes, réfugiés de Moldavie et de Valaquie dans la Transylvanie plus libre, et de là dans les villages dépeuplés de l'Alföld. Comme nous savons exactement quand, après l'expulsion des Turcs, la plupart des communes de l'Alföld furent repeuplées, on peut établir aisément qu'au moins la moitié des allogènes de Hongrie ne s'y sont fixés que depuis deux siècles ¹.

Afin de faire comprendre la situation d'avant-guerre, nous avons dû esquisser le développement historique des nationalités de Hongrie, car dans la question des nationalités, les droits historiques jouent un rôle considérable. De même que la Conférence de la Paix a rendu à la Bohême ses anciennes frontières Nord-Ouest, quoiqu'elles fussent habitées par de très nombreux allemands émigrés, de même le droit de la nation hongroise à ses frontières historiques se fonde, en premier lieu, sur le fait que de toutes les races de Hongrie ce sont les Hongrois qui y habitent depuis le plus longtemps et que les autres ne s'y sont établies que lorsque ceux-ci avaient déjà organisé le pays.

Même ceux qui ne tiennent guère compte des droits historiques, doivent se demander ce qui a pu maintenir la Hongrie pendant mille ans, quelle fut la force qui, au cours de l'histoire, forgea à nouveau la Hongrie, bien qu'elle eût plusieurs nationalités, chaque fois que son unité était brisée par des discordes intestines ou par la conquête étrangère. En effet, cette force mystérieuse, c'est l'*unité géographique complète de la Hongrie* ², *unité géographique qui a engendré*

1. Sur le mouvement démographique en Hongrie pendant l'occupation turque lire les pages substantielles de Gyula SZÉKFI dans son récent livre : *Magyar Történet*, t. v. pp. 80-109.

2. « La Hongrie et la Transylvanie... jouissent... d'un avantage considérable, celui d'avoir une véritable unité géographique ». « Le Royaume de Hongrie est une des parties de l'Europe qui présentent, en dépit de la variété des races juxtaposées, l'ensemble le plus homogène et le plus compact ». « La Hongrie

l'unité économique, et qui n'existe pareillement dans aucun pays continental. Nous avons dû la mentionner, bien qu'elle n'entre pas dans le cadre de cette étude, car pour l'examen de la question des nationalités, elle a une importance de premier ordre.

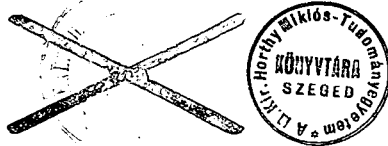
Lors de la conclusion des traités de paix après la guerre de 1914-1918, les puissances victorieuses ont négligé les considérations historiques, géographiques et économiques, ne les invoquant que lorsqu'elles favorisaient leurs intérêts ou ceux de leurs alliés. S'inspirant du principe des nationalités énoncé par le Président Woodrow Wilson, elles ont pris pour base la majorité numérique. Voyons donc combien était légitime, à ce point de vue, la domination des Magyars en Hongrie. Lors du recensement de 1910, la Hongrie avait 20.886.487 habitants, dont 10.050.555 (48,1 %) avaient le hongrois (magyar) pour langue maternelle ; il est donc indubitable que les Hongrois-Magyars n'étaient pas en majorité absolue dans les pays de la Couronne hongroise. Mais ici il faut laisser de côté la Croatie-Slavonie, qui jouissait au point de vue de la langue d'une autonomie complète, le hongrois n'ayant été langue d'Etat que dans le reste de la Hongrie. En Croatie-Slavonie, le croate était langue officielle même dans les services publics communs à la Hongrie entière ¹. Le Gouvernement hongrois alla si loin dans les concessions accordées à la langue croate, que tandis qu'en vertu de la loi, les services administratifs de Croatie-Slavonie n'étaient tenus d'écrire qu'en croate à ceux de la Hongrie proprement dite, ces derniers devaient leur répondre en hongrois *et en croate* ; dans la correspondance officielle entre la Hongrie proprement dite et la Croatie-Slavonie, la langue intermédiaire était donc le croate et non pas le hongrois.

Quant à la Hongrie proprement dite, en 1910 les Hongrois y formaient 54,4 % de la population ; par conséquent,

se présente au centre du continent sous l'aspect d'un ovale presque régulier de terres basses environné d'une enceinte de monts ». Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, vol. III. Paris, 1878, p. 289.

1. Sauf dans les postes et les chemins de fer où le hongrois jouissait d'une situation privilégiée.

même d'après le principe des nationalités, ils y étaient la majorité absolue. Il est vrai que cette majorité n'était pas forte, car vis-à-vis de 9.944.627 Hongrois, il y avait 8.319.906 allogènes, mais appartenant à 12 nationalités plus ou moins importantes dont la plupart n'avaient entre elles aucun lien de race, ni de langue. Elles se répartissaient entre les trois grandes familles de peuples d'Europe : les nationalités les plus nombreuses après les Hongrois, les Roumains, les Slovaques et les Allemands, représentaient chacune une de ces familles. Les Roumains formaient 16,1 % de la population ; les Slovaques 10,7 % ; l'élément allemand 10,4 %. Même si l'on compte avec les Slovaques les autres minorités slaves de la Hongrie ancienne (ce qui serait d'ailleurs un classement forcé, car elles différaient de langue, de culture intellectuelle, de développement historique et, très souvent, des antagonismes de sentiments les séparaient : Croates et Serbes, Tchèques et Slovaques) la proportion de tous les Slaves ne dépassait pas 18,3 %. C'est cette diversité des nationalités qui faisait avant tout la force de l'élément hongrois ; c'est cela qui explique en premier lieu pourquoi celui-ci a pu, malgré sa faible majorité numérique, assurer son hégémonie. On doit tenir compte aussi de la position géographique des nationalités. Nous avons dit plus haut, comment les Hongrois se sont établis dans les endroits les plus fertiles de la région centrale ; seuls les Székelys (au nombre d'environ 1/2 million) habitaient l'angle oriental du pays, mais quoique formant bloc à part, ils étaient rattachés par des îlots et des villes magyars aux Hongrois de l'Alföld. Ainsi l'élément hongrois occupait la région centrale et les nationalités habitaient la périphérie, ce qui avait cet avantage qu'en général, sur la plupart des frontières de langues, les Hongrois n'étaient en contact qu'avec une nationalité et que les minorités ne vivaient côte à côte que sur de petites surfaces. Par exemple, les minorités les plus nombreuses, les Roumains et les Slovaques, n'avaient aucune surface de contact ; elles ne vivaient ensemble que dans quelques communes de l'Alföld où jadis le Gouvernement central de Vienne établit des Roumains et des Slovaques. De même, les Ruthènes vivaient complètement



séparés des Serbes et les Croates et les Vendes, des Roumains. Ainsi, tandis que les Hongrois, de par leur position centrale, avaient de larges surfaces de contact avec chaque nationalité, les forces de celles-ci étaient divisées non seulement au point de vue de la langue et de la race, mais aussi au point de vue géographique.

Parmi les nationalités non-magyares, seuls les Allemands ne formaient pas un bloc compact, abstraction faite de ceux, d'ailleurs peu nombreux, de la Hongrie Occidentale, aux confins du grand territoire de langue germanique (15 % des Allemands de Hongrie) ; les autres ne formaient que des îlots linguistiques environnés de Hongrois, de Slovaques ou de Roumains, ou disséminés parmi les nombreuses nationalités de la Bacska et du Banat. Cette position géographique des Allemands était également avantageuse pour les Hongrois, car l'élément allemand avait le même rôle en Hongrie qu'en Orient en général ; d'une part, il y transplantait la civilisation occidentale, d'autre part il s'assimilait peu à peu au milieu, au point de vue des sentiments et de la langue. Aussi, le nombre des Allemands de Hongrie a-t-il sans cesse diminué au cours des dernières dizaines d'années ; une bonne partie d'entre eux s'étant assimilés dans les villes et dans les territoires de langue hongroise, à l'élément hongrois. Du reste ils ne pourraient être considérés sous le même angle que les autres nationalités, parce que n'étant pas en contact direct avec le grand bloc de langue germanique, ils ne pouvaient pas tendre à se séparer du pays. Aussi au point de vue politique, marchaient-ils toujours avec les Hongrois (même les Allemands les plus intransigeants, les « Saxons » de Transylvanie), ce qui, vu le rôle intellectuel et économique, relativement considérable, des Allemands, fortifia grandement la puissance de l'élément hongrois.

Outre le grand avantage dû à leur position géographique, les Hongrois avaient encore celui d'être en grande majorité dans les centres économiques et intellectuels, et de n'avoir pour voisins, dans la plupart des villes où ils étaient en minorité que des Allemands, qui étaient le plus enclins à se magyariser. Une autre circonstance importante est qu'en

général l'élément hongrois dominait aussi dans les villes des territoires de langue non-magyare. Par exemple, quoique sur la rive gauche du Danube, les Hongrois n'aient formé que 32,7 % de la population totale, leur proportion s'élevait à 47,4 % dans les villes (celle des Slovaques à 32,5 % seulement). Les villes situées dans l'Est de la Haute Hongrie, sur la rive droite de la Tisza, étaient encore plus hongroises (70,3 %), la proportion des Slovaques n'y était que de 16,2 %. Même dans les villes de l'angle de la Tisza et du Maros, qui était la région la moins magyare, les Hongrois étaient en forte majorité relative (45,3 %), en face de laquelle il n'y avait que 27,2 % d'Allemands, 10,4 % de Roumains et 15,4 % de Serbes. Enfin, dans les villes de la Transylvanie, on comptait 58,7 % de Hongrois et seulement 23,7 % de Roumains. Dans la population urbaine de la Hongrie proprement dite, le nombre des Hongrois se montait à 76,6 % et celui des Allemands à 9,7 %, tandis que le nombre proportionnel de chacune des autres nationalités n'y atteignait pas même 5 %¹. Dans 266 villes et communes, l'élément magyar était supérieur à 5.000 âmes, tandis que les Allemands ne se trouvaient en même nombre que dans 29 communes ; les Slovaques, dans 21 ; les Roumains seulement dans 17 ; les Serbes également dans 17 ; donc le nombre des agglomérations magyares de plus de 5.000 âmes était trois fois supérieur à celui des agglomérations minoritaires correspondantes. Et comme les villes et les communes plus populeuses exerçaient une vive attraction sur les moindres localités, la situation esquissée ci-dessus avait cet avantage pour les Hongrois qu'ils attiraient au moins trois fois plus les nationalités que celles-ci n'attiraient les Hongrois. Pour mettre ce fait en lumière, citons quelques exemples : En 1910, 33,8 % de la population habitait des communes de plus de 5.000 habitants, contre seulement 23,9 % en 1880 ; comme de la population de ces communes, 68,4 % étaient de langue maternelle hongroise, il est naturel que

1. Ces données, ainsi que celles que nous allons citer ci-dessous, se trouvent dans le dernier tome relatif au recensement de la population de 1910 : *Magyar Statisztikai Közlemények* (Publications Statistiques Hongroises), nouvelle série, tome 64. Voir encore : *Négociations de la paix hongroise*. T. I-III. Bpest., 1920.

ce processus a dû augmenter aussi la proportion générale des Magyars. Ou bien si, abstraction faite de la grandeur des communes, nous examinons comment la population des communes de langue hongroise ou allemande s'est accrue dans les dernières dizaines d'années, par rapport à celle des communes d'autres nationalités, nous voyons que de 1869 à 1910 la population des communes à majorité hongroise ou allemande a augmenté de 3.537.999 habitants (42,7 %) et celle des communes à autre majorité de 994.464 seulement (18,8 %). Comme nous verrons plus loin, ces deux chiffres concordent presque entièrement avec l'accroissement, pendant la même période, des Hongrois et des Allemands d'une part et des autres nationalités d'autre part. Ce fait est la preuve la plus forte de ce que le vigoureux développement de la population hongroise-magyare enregistré par les recensements hongrois correspond à la réalité.

Le développement numérique des Hongrois et des autres nationalités non-magyares ne peut être observé que depuis 1880, car le premier recensement de la population, en 1869, négligeait la question de la langue maternelle. (Le recensement de 1850, fait par les autorités autrichiennes, a fourni pour la Hongrie également les données de langues, mais la comparaison avec celui-ci déborderait le cadre de cette étude, qui n'a pour but que l'examen du développement de la fin du XIX^e siècle). Quoique nous ne possédions pas pour 1869 des chiffres concernant la répartition linguistique, nous pouvons nous servir en toute confiance des données établies par Károly KELETI, d'après le recensement de 1869, sur la base de la répartition par langue maternelle des enfants soumis à l'obligation scolaire, et cela d'autant plus que ces données ont été presque entièrement corroborées par celles du recensement de 1880. Selon les calculs de Károly KELETI, la Hongrie proprement dite (non compris la région de gardes-frontières, *határőrvidék*) avait, en 1869, 6.163.000 habitants de langue maternelle hongroise. Si on y ajoute de la population des gardes-frontières ayant appartenu à la Hongrie proprement dite, 10.000 habitants, sur la population totale de 1869 (13.579.000), 6.173.000, soit 45,4 % peuvent être comptés comme ayant

le hongrois pour langue maternelle. En 1910, dans la population civile (18.142.000 habitants), le nombre des habitants de langue maternelle hongroise montait à 9.874.000 (54,5 %), car, depuis 1869, la proportion de la population hongroise a augmenté non seulement progressivement, mais aussi dans une mesure de plus en plus rapide, s'élevant à 46,6 % en 1880, à 48,5 % en 1890, à 51,4 % en 1900. Donc, de 1869 à 1880, l'accroissement a été de 1,2 %, de 1880 à 1890, 1,9 %, de 1890 à 1900, 2,9 %, de 1900 à 1910, 3,1 %. Pendant 41 ans, le nombre des Magyars s'est accru de 3.701.000 ; celui de toutes les autres nationalités non-magyares de 862.000 seulement.

C'est dans ces chiffres que les gens superficiels ou malveillants puisent leurs preuves pour des accusations souvent formulées, selon lesquelles, d'une part, les Hongrois auraient opprimé et « magyarisé » de force les nationalités et, d'autre part, la statistique hongroise aurait falsifié les données de recensement. Mais ces deux accusations se contredisent, parce que si les Hongrois avaient magyarisé les minorités, ils n'auraient pas eu besoin de falsifier les données qui les concernaient, et si celles-ci sont falsifiées, les nationalités relevées comme hongroises ne le sont pas, donc elles n'ont pas été magyarisées. La donnée ci-dessus, selon laquelle, pendant les 41 dernières années, la population des communes à majorité hongroise et allemande a augmenté de 3.534.000 et celle des communes ayant pour majorité une autre nationalité, de 994.000, prouve le mieux que ces deux accusations n'ont aucun fondement. Si l'on ajoute l'accroissement des Allemands (16.000) à celui des Hongrois, on voit que pendant cette période, le nombre global des Hongrois et des Allemands s'est accru de 3.717.000, et celui des autres nationalités, de 846.000. Le grand accroissement du nombre des Hongrois a donc une explication très simple. La population des communes à majorité hongroise a augmenté beaucoup plus rapidement que celle des communes d'autres nationalités, puisque d'une part, d'après les chiffres du mouvement de la population, l'accroissement naturel des Hongrois a dépassé celui des nationalités non-magyares et que d'autre part l'émigration des Hongrois

était bien inférieure à celle des autres nationalités non-magyares. Le mouvement de la migration intérieure était également avantageux pour les Hongrois. Notamment, outre le fait partout constaté, que les villes attirent la population des villages, on observait chez celle-ci un mouvement migratoire constant, qui tendait généralement, d'une part, du Nord vers la Transdanubie et l'*Alföld*, et d'autre part de l'Est à l'Ouest, conformément à la direction des cours d'eau. Ce processus peut être prouvé par les données relatives à la migration entre les différents comitats, lesquelles montrent qu'ordinairement, les comitats du Sud recevaient plus d'habitants de leurs voisins du Nord que *vice-versa*¹. Ainsi un grand nombre de Slovaques et de Ruthènes émigraient, d'année en année, soit seuls, soit avec leur famille, de la Haute Hongrie dans le plantureux *Alföld*, et comme cette migration ne se faisait pas en masse et qu'elle se répartissait entre des milliers de communes, les groupes de nationalités émigrés peu à peu dans l'*Alföld* s'y assimilaient complètement, en quelques dizaines d'années, à l'élément magyar qui les entourait. Mais la même force qui poussait les Slovaques et les Ruthènes du Nord vers les régions plus chaudes, avait de l'effet aussi sur les paysans hongrois de l'*Alföld*, lesquels émigraient continuellement, en groupes plus ou moins grands, vers le Midi de l'*Alföld* qu'ils avaient jadis habité presque exclusivement. Et comme il n'y a pas là de territoire de langue aussi homogène que dans les parties magyares de l'*Alföld* et de la Transdanubie, et que les Hongrois s'y établissaient parmi des nationalités non-magyares (Allemands, Serbes, Roumains) ne les dépassant pas numériquement, ils n'y furent pas absorbés par le milieu comme les Slovaques et les Ruthènes du Nord établis dans les régions magyares ; les Magyars pouvaient garder leur langue, et même leur langue y devint peu à peu, par nécessité pratique, une langue intermédiaire entre les nombreuses races. Par contre, en Transylvanie, le mouvement migratoire tendant de l'Est à l'Ouest a eu cette conséquence, au point de

1. Pour les données détaillées, voir *Magyar Statisztikai Közlemények (Publications Statistiques Hongroises)*, nouvelle série, tome 64.

vue de la nationalité, que les Székelys (Sicules) émigrés des régions du Haut-Maros et du Haut-Olt et établis le long des rivières, ont augmenté les minorités hongroises des villages transylvaniens et la population hongroise des villes, ou bien ils se sont établis autour des établissements miniers et industriels hongrois nouvellement créés. Par exemple, les forges du comitat de Hunyad, les ateliers de chemins de fer de Piskitelep et de Tövis et les mines de la région de Petrozsény avaient principalement des ouvriers magyars (Székelys), venus de l'Est de la Transylvanie.

En général, c'est parmi les travailleurs agricoles hongrois que les établissements miniers et de grandes industries en voie de développement recrutaient leurs ouvriers, ce qui s'explique par le fait que c'est parmi les paysans hongrois qu'il y avait le plus de non-propriétaires ; il est donc compréhensible que c'étaient ceux-ci qui cherchaient le plus les occasions de travail offrant de meilleurs salaires. Bien que cette situation ne fût pas favorable aux Hongrois au point de vue social, elle avait toutefois cet avantage que même parmi les ouvriers des établissements miniers et industriels fondés dans les régions non-magyares, l'élément magyar devint considérable ou prépondérant. C'est ainsi que s'y créèrent des îlots et même des villes de langue hongroise, par exemple à Korompa, à Zólyom, dans l'arrondissement de Petrozsény, à Piskitelep, autour des mines de sel de Máramaros.

Par suite du mouvement migratoire intérieur qui augmentait sans cesse, les différentes nationalités de Hongrie se mêlèrent de plus en plus (bien que ce processus fût contrebalancé en partie par l'assimilation des nationalités non-magyares à la majorité) ; aussi, y avait-il, même dans les régions les moins magyares, quelque minorité linguistique qui était le plus souvent de langue hongroise. Les chiffres suivants montrent combien était grand dans la Hongrie d'avant Trianon le nombre des communes de langue mixte. Sur les 12.543 communes de la Hongrie ancienne (non compris la Croatie-Slavonie), il y avait 3.794 de langue mixte (30,2 %) et seulement 8.479 unilingues (en entendant par

communés unilingues celles qui n'ont que 10 % de minorité). Mais comme les communes sont de différentes grandeurs et que c'est précisément celles de langue mixte qui ont en moyenne plus d'habitants, la donnée selon laquelle les communes unilingues avaient au total 10.736.356 habitants et celles à langue mixte, 7.528.177, est plus importante, car elle montre que non moins de 41,7 % de la population totale habitaient des communes de langue mixte. Si l'on fait abstraction des territoires de langue purement hongroise où la population était à peine mêlée, on voit que dans les autres territoires, 56,4 % de la population habitaient des communes de langue mixte, où, dans la plupart des cas, il n'y avait que deux nationalités : la hongroise et une autre. Combien l'élément hongrois était réparti dans le territoire entier du pays, cela ressort du fait que le nombre des communes ayant une population hongroise de plus de 10 % était de 6.396, et la population totale de ces communes, de 12.806.661 âmes, ce qui fait que 70,1 % de la population du pays étaient mêlés de Hongrois. Et si l'on fait abstraction du territoire purement magyar, on voit que de la population vivant en dehors de celui-ci et dont la plus grande partie était de langue non-magyare, 58,2 % étaient en contact direct avec les Hongrois et la langue hongroise.

Mais précisément parce que les différents peuples vivaient très mêlés en Hongrie (plus que dans les autres pays), la nécessité s'imposait d'avoir une langue intermédiaire, laquelle ne pouvait être que le hongrois, puisque les Magyars étaient en contact direct avec toutes les nationalités et que là où plusieurs langues étaient en contact, l'élément hongrois était ordinairement présent lui aussi. La diffusion de la langue hongroise, ainsi que le fait qu'elle est devenue langue intermédiaire, a donc eu ses raisons naturelles. Ceux qui se sont occupés jusqu'ici de la situation des nationalités non-magyares dans la Hongrie d'avant-guerre n'ont pas attaché assez d'importance à cette diffusion et à ce rôle intermédiaire de la langue hongroise ; pourtant, c'est justement la connaissance d'une langue commune qui rattache les nationalités les unes aux autres, et qui résout même la question des nationalités. Ainsi, aux Etats-Unis (quoique le

nombre des habitants de langue non-anglaise dépasse de beaucoup celui des non-Magyars de la Hongrie ancienne, il y a là par exemple, d'après la statistique officielle, près de 9 millions de citoyens de langue allemande) le problème des nationalités n'y existe pas, car presque tout le monde y parle la langue de l'Etat. Si les immigrants de langue étrangère s'étaient établis en Hongrie dans la seconde moitié du XIX^e siècle et non pas au XVIII^e où la langue officielle était encore le latin, la situation aurait été assurément pareille en Hongrie à celle des Etats-Unis. Et, bien que la langue hongroise n'eût pas les possibilités de diffusion de l'anglais aux Etats-Unis où il n'y a pas de blocs de nationalités, mais seulement des minorités éparses, le rôle que le hongrois remplissait comme langue intermédiaire et comme garantie de l'unité d'Etat de la Hongrie intégrale, n'est pas à dédaigner. D'après le recensement de 1910, dans la Hongrie proprement dite (non compris la Croatie-Slavonie), 11.820.416 habitants savaient le hongrois, soit 64,7 % de la population. A première vue cette proportion ne semble pas très élevée, puisqu'il y avait toujours 35,3 % d'habitants ne sachant pas le hongrois. Il faut savoir cependant que la plupart étaient des femmes, des vieillards et des enfants n'allant pas encore à l'école ou ne sachant pas encore parler, donc des éléments n'éprouvant pas ou très peu, les inconvénients de ne pas savoir le hongrois. La population masculine comptait, sans distinction d'âge, 66,7 % de personnes sachant le hongrois ; cette proportion dépassait même 72,0 % dans la jeune génération. Et si l'on considère les groupes de professions plus instruites, qui avaient plus de contact avec les Magyars et davantage besoin du hongrois, on peut dire que sa diffusion y était générale.

Lors du recensement de 1910, déjà 77,5 % des hommes au-dessus de 24 ans et sachant lire et écrire savaient le hongrois. Parmi les industriels indépendants, ce nombre s'élevait à 84,6 % ; parmi les ouvriers d'industrie, à 86,6 % ; parmi les commerçants indépendants, à 89,5 % ; parmi les commis marchands, à 93,4 % ; parmi le personnel auxiliaire des voies de communication, à 94,4 % ; parmi

les professions intellectuelles, à 97,6 %. Les données de la période de 1880-1910 prouvent que dans les différents groupes de professions et dans diverses couches sociales, la connaissance de la langue hongroise aurait pu devenir générale au bout de quelques dizaines d'années, et cela sans que la Hongrie leur eût imposé le hongrois. En 1880, la proportion des habitants sachant le hongrois n'était encore que de 52,5 %; en 1890 de 55,7 %; en 1900, elle s'élevait déjà à 59,6 % et en 1910 à 64,7 %; l'augmentation était non seulement continue, mais de plus en plus prononcée. Un fait plus important encore est que, tandis que de 1880 à 1890 la population *ne sachant pas* le hongrois s'accrut de 198.803, elle n'augmenta que de 40.411 entre 1890 et 1900 et diminua de 351.597 de 1900 à 1910, de sorte qu'en 1910, elle était inférieure de 112.383 à ce qu'elle avait été 30 ans auparavant (malgré l'augmentation générale de la population pendant ces 30 ans : 4.392.597 âmes). Si par suite la Hongrie avait pu rester telle qu'elle était, le nombre des habitants ne sachant pas le hongrois aurait décliné graduellement.

Pour prouver que cette large diffusion de la langue hongroise avait des bases bien naturelles, il suffit de rappeler les directions déjà mentionnées de la migration intérieure et le fait que dans les villes vers lesquelles elle tendait le plus, 88,1 % de la population parlaient le hongrois. La connaissance de la langue hongroise devait donc se répandre au moins dans la même mesure que les villes attiraient les populations rurales. Les données ci-après prouvent combien ces migrations intérieures résultant nécessairement de la vie économique, ont eu de l'effet sur l'extension de la langue hongroise. Tandis que, d'après le recensement de 1900, parmi la population masculine non-hongroise née entre 1871 et 1880 (laquelle avait 20 à 29 ans au moment du recensement), 28,9 % parlaient le hongrois, en 1910, dans la même population, qui avait 10 ans de plus à cette époque, cette proportion s'élevait à 35,9 %. Donc, parmi les membres de ce groupe d'âge qui avaient suivi leurs classes depuis longtemps déjà, 7,0 % ont appris entre temps le hongrois, dans la vie, au régiment, par suite de leur

émigration dans les villes, dans les métiers industriels, etc. On voit donc que l'extension de la langue hongroise fut un processus naturel amené non pas par des mesures arbitraires, qui auraient imposé cette langue à tout prix, mais par la vie économique, l'école n'en fournissant que la base.

Il ressort de ce qui précède que la faiblesse de la majorité numérique des Hongrois était compensée, pour une grande part, par l'extension de la langue hongroise ; elle était encore plus compensée par la grande supériorité économique et de culture qui assurait aux Hongrois un rôle prépondérant.

Pour prouver la supériorité intellectuelle de l'élément hongrois, citons en premier lieu les données relatives à la population sachant lire et écrire. Tandis que dans la population hongroise de plus de 6 ans 79,3 % savaient lire et écrire, cette proportion n'était que de 56,0 % pour les nationalités, au même âge. La seule nationalité qui dépassait à cet égard les Magyars, était l'élément allemand (82,4 %) ; parmi les Croates (en ne considérant que la population de plus de 6 ans) 73,9 % savaient lire et écrire ; parmi les Slovaques, 69,7 % ; parmi les Serbes, 59,8 % ; parmi les Roumains, seulement 33,1 % ; parmi les Ruthènes, 27,3 %. Mais comme au point de vue de l'instruction le pourcentage des Magyars instruits augmentait beaucoup plus rapidement que celui des Allemands, il est probablement égal aujourd'hui à celui de l'élément allemand dans le territoire de la Hongrie ancienne. Alors qu'en 1880, ce pourcentage des Allemands instruits, sur la base de leur proportion à la population totale, était encore de 12,3 % supérieur à celui des Magyars, il ne le dépassait que de 9,4 % en 1890, de 6,9 % en 1900 et seulement de 3,6 % en 1910.

Ainsi l'élément vraiment cultivé n'était représenté en Hongrie que par les Hongrois et par les Allemands. Parmi eux près de 80 % savaient lire et écrire (exactement 79,8 %) ; dans les populations d'autre langue maternelle, 48,1 % seulement. En nombres absolus, parmi les Hongrois et les Allemands 8.020.267 personnes savaient lire et

écrire, et parmi les autres nationalités 2.601.153, ce qui explique à soi seul la suprématie naturelle exercée, sur tous les terrains, par les Hongrois et par l'élément allemand.

Cette supériorité de culture de l'élément magyar se manifestait dans toutes les parties du pays et dans presque tous les comitats. Il en était ainsi surtout dans l'Est, habité par des Roumains, et des Ruthènes, très inférieurs en culture. Par exemple, sur la rive gauche de la Tisza, où 47,7 % de la population totale (y compris les enfants de moins de 6 ans) savaient lire et écrire, la proportion était de 63,1 % pour les Hongrois et de 22,0 % seulement pour les non-Hongrois. Il en était de même dans la Transylvanie : 42,8 % de la population totale y savaient lire et écrire ; parmi les Hongrois 59,9 % ; parmi les non-Hongrois 33,9 % seulement. Comme la proportion de l'élément hongrois au point de vue de la culture générale était bien supérieure à celle des nationalités non-magyares, les Hongrois avaient naturellement parmi les personnes sachant lire et écrire, une proportion qui dépassait également leur proportion numérique. Tandis qu'il n'y avait que 54,5 % de Hongrois dans la population totale, leur proportion se montait à 63 % parmi les habitants sachant lire et écrire, alors que parmi les Roumains qui étaient après les Hongrois la nationalité la plus forte, cette proportion des éléments instruits n'atteignait que 7,8 %. Ce qui revient à dire que si le nombre des Hongrois ne dépassait que de près de 3 fois $1/2$ celui des Roumains, parmi les habitants sachant lire et écrire il était supérieur de plus de 8 fois à celui des Roumains. Dans la population sachant lire et écrire, l'élément magyar prédominait à tel point qu'à cet égard, sur les sept parties du pays, il était en majorité absolue ou au moins relative dans six d'entre elles (dans la septième, sur la rive gauche du Danube, il formait 36,3 % de la population sachant lire et écrire, et les Slovaques, 54,9 %). Si l'on compte les Allemands avec les Magyars, le contraste est naturellement bien plus marqué encore.

On a objecté quelquefois que si l'instruction primaire était si faible parmi les nationalités non-magyares, c'est que

les Magyars entravaient leur développement culturel. Le fait que sous ce rapport la proportion des Allemands dépassait même celle des Hongrois et que d'autre part le degré de culture différait considérablement selon les autres nationalités, réfute d'une façon frappante cette objection. N'est-il pas frappant de remarquer que c'étaient justement les nationalités appartenant aux deux Eglises grecques, les Serbes, les Roumains (orthodoxes) et les Ruthènes (uniates), qui avaient le niveau de culture le plus bas ? On sait que l'instruction primaire était autrefois exclusivement donnée par les confessions ; ce sont elles qui l'assurèrent en majeure partie jusqu'aux temps les plus récents ; s'il y eut donc des nationalités arriérées, la responsabilité en incombe surtout aux deux confessions grecques qui se souciaient peu du développement de la culture et non à l'Etat hongrois qui, ces derniers temps, s'efforçait, au prix de grands sacrifices, de combler les lacunes à cet égard.

Si l'on considère les degrés moyen et supérieur de l'instruction, la supériorité de l'élément magyar saute aux yeux davantage encore. Sur la population ayant fait quatre classes d'école secondaire, il y avait 83,1 % de Magyars, 9,7 % d'Allemands et seulement 4,3 % de Roumains ; sur la population ayant fait toutes les classes d'école moyenne, 84,5 % de Magyars, 7,8 % d'Allemands, 4,0 % de Roumains ; la proportion des autres nationalités était tout à fait insignifiante. Pour ces deux catégories, les Magyars étaient en grande majorité absolue dans toutes les parties du pays, et (à l'exception de quelques comitats transylvains de population saxonne) dans presque tous les comitats. Il en était de même en Transylvanie (où parmi les habitants sachant seulement lire et écrire, il y avait également bien plus de Magyars que de Roumains) ; parmi les habitants ayant fait quatre classes d'école moyenne, la proportion des Hongrois y était de 65,0 % et celle des Roumains, de 15,6 % seulement ; à cet égard la proportion des Allemands (Saxons) était aussi plus favorable que celle des Roumains. La répartition par nationalité de la population ayant fait huit classes d'école moyenne y était analogue : 63,9 % de Hongrois, 17 % d'Allemands, 18,2 % de Roumains. Ces données sont

confirmées par les chiffres provenant non pas du recensement de la population, mais des relevés annuels des établissements d'enseignement secondaire ; par exemple, dans la dernière année scolaire d'avant-guerre (1913-1914), sur le total des élèves (77.763) fréquentant les gymnases et les écoles dites « réales », 82,6 % étaient de langue maternelle hongroise ; 7,3 %, Allemands ; 5,6 %, Roumains ; 2,1 % Slovaques ; 1,5 %, Serbes.

Nous avons entendu formuler à plusieurs reprises cette accusation qu'au cours des recensements et des autres enquêtes statistiques, les autorités auraient exercé une certaine pression sur les habitants dépendant du Gouvernement pour augmenter le nombre des Hongrois. La fragilité de cette accusation ressort du fait que les données relatives aux élèves des écoles secondaires et à la répartition par nationalité des personnes ayant fait l'école secondaire concordent presque complètement. Or, si pour la statistique des élèves d'école moyenne, il pouvait peut-être arriver çà et là, dans les régions à majorité non-hongroise, que le professeur chargé de recueillir les données les changeât à l'avantage de l'élément hongrois, il n'en pouvait pas être question lors du recensement des habitants ayant fait l'école secondaire, car c'étaient ceux-ci, et non pas les agents recenseurs, qui inscrivaient leur langue maternelle sur les feuilles du recensement. C'étaient les sentiments qui étaient décisifs à cet égard, et non pas la dépendance de l'Etat ; cela ressort d'une façon éclatante du fait que même parmi les employés d'Etat, il y en avait plusieurs qui déclaraient avoir pour langue maternelle une langue autre que le hongrois. En revanche, dans beaucoup de groupes de professions ne dépendant pas de l'Etat, les personnes de langue maternelle hongroise étaient en grande majorité *même dans les régions non-hongroises*. Par exemple, sur les 4.669 instituteurs d'écoles primaires communales, 3.960 se déclaraient hongrois ; sur les 10.228 instituteurs d'écoles de caractère catholique romain, 9.690 ; même sur les 2.190 instituteurs d'écoles confessionnelles de caractère luthérien, 1.268 se déclaraient Hongrois (709 Allemands, et 213 Slovaques). Des 1905 instituteurs des écoles de caractère uniate, 788 étaient

de langue maternelle hongroise (plus de 40 %), quoique la proportion des Hongrois ne fût que de 15,2 % dans cette confession. Là où dans le sein d'une confession, il y avait des nationalités proches en sentiment des Hongrois — comme parmi les catholiques romains et les luthériens, les Allemands et les Slovaques, et parmi les uniates, les Ruthènes, — les personnes instruites s'y considéraient pour une bonne part comme hongroises au point de vue de la langue, sans qu'aucune pression eût été exercée sur elles. S'il avait été possible d'exercer une pression à cet égard au cours des recensements et des autres relevements, les personnes instruites des autres nationalités (Roumains, Serbes, Saxons de Transylvanie) auraient pu être inscrites aussi comme hongroises : or il n'en était rien. Du reste, les Saxons de Transylvanie qui ont une haute culture remontant au xiii^e siècle et dont le développement national a toujours été assuré en Hongrie, ne se sont magyarisés que très rarement. Il en était de même chez les Roumains et les Serbes pour les personnes instruites, mais ce n'est pas le degré élevé de leur culture qui les préservait de l'assimilation, c'est avant tout leur appartenance aux Eglises orthodoxes, qui les éloignait dans une certaine mesure de la culture occidentale.

On constate donc une certaine régularité dans l'assimilation des habitants non-magyars ; l'élément hongrois ne gagnait du terrain qu'au milieu de certaines nationalités, et même parmi celles-ci, seule une partie des personnes émigrées dans les centres intellectuels et économiques se magyarisaient. La cause de la magyarisation résidait, chez les personnes instruites, dans l'attrait de la culture hongroise et les liens séculaires de sentiments et de sang ; dans les autres classes, elle a été amenée plutôt par des nécessités économiques. Comme c'étaient les Allemands qui étaient le plus exposés à ces influences, parce que vivant disséminés et dans les villes, il est naturel que cette assimilation se soit produite surtout chez eux. Mais la magyarisation était forte aussi parmi les Slovaques ; en effet, bien qu'ils constituassent des blocs compacts dans le Nord de la Hongrie, beaucoup émigraient de là en groupes plus ou moins nombreux dans

l'*Alföld* pour s'y établir dans les villes et dans les régions industrielles où ils se fondaient bientôt complètement dans l'élément magyar. La situation était analogue pour les Ruthènes, qui d'ailleurs, au point de vue des sentiments et même de la langue, s'attachaient davantage aux Hongrois que les autres nationalités. Aussi, il arrivait, même dans les territoires de langue purement ruthène, qu'encouragés par leurs prêtres ou leurs instituteurs, des Ruthènes parlant magyar eurent déclaré en masse avoir le hongrois pour langue maternelle. Cependant les Hongrois n'ont fait presque aucune conquête à cet égard parmi les Roumains et les Serbes, dont les classes instruites, ainsi que la plupart de ceux d'entre eux qui s'établissaient dans les villes, gardaient le plus souvent leur langue maternelle, même s'ils avaient une éducation purement hongroise. Si malgré cela le pourcentage de l'élément hongrois a augmenté çà et là dans les régions roumaines et serbes, cela ne peut être expliqué que par l'accroissement naturel plus considérable des Hongrois et, éventuellement, par quelque immigration hongroise dans le Midi, et seulement pour une très petite part par l'assimilation aux Magyars.

Des intellectuels (300.706), 82,3 % déclaraient avoir pour langue maternelle le magyar et appartenir par suite, même au point de vue de la langue, au groupe magyar, ce qui fournissait indubitablement une base légitime au rôle politique dirigeant de l'élément hongrois. Parmi les intellectuels, les Allemands figuraient pour 8,6 % ; les Roumains seulement pour 4,3 % ; les Slovaques, seulement pour 1,5 %. Le fait que l'Etat n'exerçait aucune pression pour y augmenter l'élément hongrois ressort, en outre des données citées plus haut, de cet autre fait que parmi les intellectuels des branches économiques (employés d'industrie, de commerce, de communication) où les nationalités ne connaissaient aucun obstacle ni réel, ni imaginaire, pour déclarer librement leur langue maternelle, *la proportion des Hongrois était encore plus élevée (84,5 %) que dans les services publics (Administration, Justice, enseignement, etc.)*, où le pouvoir et l'influence étaient, pour la plupart des cas, dans les mains de l'Etat et des autres autorités publiques.

La grande supériorité de culture de l'élément magyar ressort également du fait que, des 1.892 journaux parus en 1914, 1.522 (80,4 %) étaient hongrois ; 83 (4,4 %) de langue mixte (hongrois et une autre langue) ; 156 (8,3 %) de langue allemande ; 131 seulement (6,9 %) paraissaient en d'autres langues, bien que les minorités aient pu développer librement leur vie intellectuelle.

Outre sa supériorité numérique et culturelle, l'élément hongrois avait aussi l'avantage de représenter sur le terrain économique, vis-à-vis des nationalités allogènes, une proportion dépassant de beaucoup sa proportion numérique, ce qui tenait, en partie, précisément à sa situation centrale et à la formation historique de cette situation. Tandis que les Hongrois habitaient le centre du pays, notamment l'*Alföld*, la région la plus fertile, et la plantureuse Transdanubie jouissant d'un climat favorable, la grande majorité des nationalités allogènes étaient établies dans les régions montagneuses moins fertiles. Or, la source la plus ancienne du bien-être, de la fortune et du développement économique est la terre, surtout la terre fertile, et les Hongrois possédaient dans une proportion dépassant leur proportion numérique, les terres qui représentent la force économique la plus grande, tant au point de vue de la qualité que de l'étendue. D'après des calculs assez dignes de confiance, parmi les terres de la Hongrie proprement dite, 59,9 % étaient aux mains des Hongrois et 40,1 % appartenaient aux nationalités. Ce pourcentage n'est pas très favorable aux Hongrois, si on le compare à leur proportion numérique (54,5 %), mais les propriétés rurales qu'ils possédaient, — des terres labourables pour la plupart — se trouvaient dans les régions les plus fertiles, et celles qu'ils avaient dans les provinces montagneuses (en général des grandes et des moyennes propriétés) étaient bien plus rémunératrices, donc d'une valeur plus élevée, tandis que les terres appartenant aux nationalités, abstraction faite de celles du Sud de la Haute-Hongrie occidentale, étaient bien moins fertiles et pour la plupart, non des terres arables, mais des forêts et des pâturages. Si donc l'on prend en considération tout ceci, on peut affirmer qu'avant la guerre, au

moins 70 % de la valeur des propriétés foncières du pays appartenait à des Hongrois ; sur le restant, 10 ou 12 % à des Allemands et 18 % seulement aux autres nationalités. Mais si l'on ne considère que les données brutes, on voit que dans toutes les sept régions du pays, c'étaient les Hongrois qui avaient le plus grand pourcentage de propriétés. Outre les régions à majorité hongroise, ils avaient sur la rive gauche du Danube 47,9 % des terres et les Slovaques 41,9 % seulement ; dans l'angle de la Tisza et du Maros, c'étaient également les Hongrois qui avaient relativement le plus de terres (37,2 %) et les Roumains 31,2 % seulement ; en Transylvanie où les Roumains formaient la majorité absolue de la population, les Hongrois possédaient 45,9 % des terres et les Roumains 44,3 % seulement.

Cette situation était le résultat d'un développement historique. Avant 1848, seule la noblesse avait des propriétés foncières : lors de l'abolition du servage, une partie seulement des propriétés nobiliaires passa entre les mains des paysans (dans les régions à nationalités, pour la plupart entre les mains des paysans non-magyars). Les moyennes et grandes propriétés continuaient à appartenir à la noblesse terrienne, qui était hongroise pour les 9/10 ; les nobles d'origine étrangère s'étaient magyarisés pour la plupart. Les grandes et moyennes propriétés des nobles qui s'étaient appauvris depuis lors furent achetées en partie par des paysans hongrois et non-hongrois, en partie par des bourgeois enrichis, et surtout par des Juifs ; la grande majorité des nouveaux propriétaires étaient des Hongrois, et la plupart des autres le sont également devenus par suite de leur entrée dans la classe des propriétaires fonciers, de leur progrès intellectuel et de leur assimilation aux traditions et aux coutumes des nobles anciens. En 1910, les propriétaires de langue maternelle hongroise formaient les 91,3 % des grands propriétaires (au-dessus de 1.000 arpents cadastraux), 80,4 % des moyens propriétaires de 200 à 1.000 arpents et même 62,6 % des moyens propriétaires de 100 à 200 arpents. Quant à la proportion des autres nationalités, seule celle des Allemands était notable : 5,9 % pour les propriétés de 1.000 arpents et au-dessus ; 9,7 % pour les propriétés de 200 à 1.000 arpents ;

15,9 % pour celles de 100 à 200 arpents. On voit donc que la classe des moyens et grands propriétaires était presque exclusivement hongroise ou allemande, et que les autres nationalités n'y comptaient guère.

En revanche, nous ne devons pas passer sous silence le fait que dans les catégories de propriétaires de moins de 100 arpents, les Hongrois n'étaient représentés conformément à leur proportion numérique que dans celles de 50 à 100 arpents, et que parmi les paysans propriétaires (46,7 % parmi les paysans propriétaires de 20 à 50 arpents ; 40,2 % parmi ceux de 10 à 20 arpents ; 36,9 % seulement parmi ceux de 5 à 10 arpents), ils avaient une proportion bien inférieure à leur proportion générale. Ces chiffres montrent clairement qu'au point de vue de la possession des propriétés, la situation des paysans hongrois était inférieure à celle des paysans des autres nationalités. Cela ressort encore davantage des chiffres relatifs à la répartition par nationalités des paysans propriétaires ou fermiers. D'après ces chiffres, parmi les paysans croates, 22,6 % n'avaient pas de propriété rurale ; parmi les paysans ruthènes, 23,7 % ; parmi les paysans allemands, 28,5 % ; parmi les paysans roumains, 31,5 % ; parmi les paysans slovaques, 33,6 % et parmi les paysans serbes, 41,9 % ; tandis que parmi les paysans hongrois, 48,4 % étaient domestiques ou journaliers n'ayant ni propriété, ni ferme. Quoique au point de vue social, cette situation ne fût point favorable, elle avait toutefois son avantage au point de vue national. Comme nous l'avons dit plus haut, les paysans hongrois sans terre émigraient en partie dans la Hongrie méridionale et dans la Slavonie où ils achetaient, avec le temps, grâce à leurs économies, de la terre aux paysans croates, serbes et roumains moins travailleurs, moins adroits et moins développés, ou bien ils s'embauchaient dans les mines et les établissements de grande industrie créés dans les régions à nationalités, jetant ainsi, en dehors du territoire de langue hongroise, les bases d'îlots et de villes magyares. La magyarisation rapide de la grande majorité de la population urbaine était due en premier lieu au grand nombre de paysans hongrois sans-terre immigrés, et comme ceux-ci s'accroissaient bien plus vite que les paysans pro-

priétaires des nationalités, ils constituaient un réservoir inépuisable pour le développement des villes.

C'est le même processus qui explique pour une bonne part, pourquoi la proportion des Hongrois dans les professions commerciales et industrielles dépassait leur proportion dans l'ensemble du pays. En 1910, 65,1 % de la population industrielle et commerçante étaient de langue maternelle hongroise, contre 59,7 % en 1900 ; en 10 ans l'augmentation a donc été de 5,4 %, bien que, pour la moyenne du pays, dans la population active la proportion des Hongrois ne se soit élevée que de 4,3 %. Et comme les Allemands formaient 15,2 % de la population active commerçante et industrielle, les deux éléments les plus cultivés, les Hongrois et les Allemands, ne représentaient pas moins de 80,3 % de ce groupe de professions si important au point de vue de l'économie nationale. Dans les branches d'industrie et de commerce, les Hongrois n'avaient une proportion inférieure à leur proportion générale que dans l'industrie minière (45,9 %), ce qui s'explique par le fait que la plupart des mines se trouvaient dans des régions de langue non-hongroise. Mais c'est justement dans l'industrie minière qu'ils ont gagné le plus de terrain (en 1900 ils n'y étaient encore que 33,8 %). Dans les autres industries ils représentaient 62,8 % ; dans le commerce 71,4 % ; dans les voies de communication encore plus : 79,2 %.

Tandis que la terre permet de vivre tranquille, les professions industrielles et commerciales offrent, non seulement aux individus, mais aussi aux nations, la possibilité de faire fortune. Les Hongrois avaient donc, outre l'avantage de posséder des terres supérieures en étendue et en qualité à celles des nationalités, celui de jouer un rôle prédominant dans les professions commerciales et industrielles qui assurent la force économique, ce qui est aussi la base du pouvoir politique.

Mais la proportion des Hongrois dans le commerce et l'industrie ne montre pas encore assez leur force économique. Parmi les industriels et commerçants indépendants, il y avait un peu moins de Hongrois que parmi le personnel auxiliaire de ces branches (abstraction faite des employés dont

76 ou 79 % étaient Hongrois), mais ce n'était dû qu'au fait que les apprentis d'industrie et de commerce se recrutent surtout parmi les Hongrois, et que les nouvelles générations industrielles et commerciales se magyarisaient rapidement. Par contre, les usines qui représentent la plus grande force économique, appartenaient, pour la plupart, à des Hongrois. Au recensement de 1910, sur 2.863 fabricants et propriétaires d'établissements de grande industrie, 2.215 (77,4 %) déclaraient avoir le hongrois pour langue maternelle, et 2.698 (94,2 %) savaient le hongrois. Cette dernière donnée montre combien la connaissance de la langue hongroise était indispensable dans la vie économique ; ajoutons que le hongrois était parlé par 89,5 % des habitants de profession commerciale et par 91 % des personnes employées dans les voies de communication.

Les établissements industriels et commerciaux appartenant à des Sociétés anonymes avaient un caractère encore plus hongrois que les établissements manufacturiers individuels : en 1915 parmi eux (1.348), non moins de 1.313 (97,4 %) étaient de caractère hongrois. Sur l'avoir total (4.286 millions de couronnes) de ces Sociétés anonymes, 4.259 millions (99,5 %) revenaient aux sociétés de caractère hongrois. La production manufacturière était presque exclusivement assurée par l'élément hongrois ; il est donc naturel que celui-ci eût un rapport de puissance économique bien supérieur à sa force numérique.

Mais c'est dans les établissements de crédit que la supériorité économique des Hongrois sautait le plus aux yeux ; en 1915, sur les 1.789 banques, caisses d'épargne et établissements de crédit foncier en activité, 1.468 (82,1 %) étaient de caractère hongrois. Le rôle des Hongrois y était encore plus grand si l'on considère les capitaux. Sur la totalité des capitaux (14.438 millions de couronnes) des établissements mentionnés, il revenait 13.603 millions (94,2 %) aux établissements de crédit hongrois ; 495 millions (3,4 %) aux Allemands et 340 millions seulement (2,4 %) aux établissements de crédit des autres nationalités. Ce n'est pas seulement au point de vue du nombre que les établissements de crédit hongrois prédominaient ; en moyenne leurs capi-

taux étaient aussi bien supérieurs aux autres (en moyenne 9.267.000 couronnes par établissement, contre 2.601.000 couronnes aux établissements de crédit non-hongrois).

Il en était de même pour les Coopératives de crédit. En 1915, il y en avait 2.984 en Hongrie, dont 2.574 (86,3 %) de caractère hongrois ; sur la totalité de leurs capitaux (1.052 millions de couronnes), il revenait 964 millions (91,6 %) aux Coopératives hongroises de crédit. La force moyenne de capital de ces dernières était de 375.000 couronnes ; celle des Coopératives de crédit des nationalités de 215.000 couronnes seulement ; parmi celles-ci, les Allemands occupaient la première place (271 Coopératives de crédit avec un capital total de 68 millions de couronnes) ; les autres minorités n'avaient que 139 Coopératives de ce genre, avec un capital total ne dépassant pas 20 millions de couronnes.

Ainsi, sur tous les terrains de la vie économique, la force économique des Hongrois dépassait de beaucoup celle des minorités. On peut en inférer à coup sûr que la majeure partie de la fortune nationale était entre les mains des Hongrois ; venait ensuite l'élément allemand, dont la force économique était supérieure à celle de toutes les autres nationalités.

La statistique des impôts fournit également quelques renseignements sur la situation matérielle et la force économique des Hongrois et des nationalités (nous ne disposons cependant de ces données que pour 1904). Les Hongrois payaient 62,1 % des contributions directes (103 millions de couronnes) ; les Allemands, 16,3 % ; les autres nationalités 21,6 % seulement. A vrai dire, les Hongrois en payaient encore bien davantage, car l'impôt des entreprises astreintes à des comptes publics (8,9 millions de couronnes), payé presque exclusivement par des établissements hongrois, n'était pas compris dans les contributions directes, ni la taxe supplémentaire sur le revenu général (30 millions de couronnes), établie principalement sur la base des impôts payés en majeure partie par les Hongrois et tout au plus par les Allemands ; si l'on tient compte de ces deux espèces d'impôt, on voit que les Hongrois payaient 67 ou 68 %

des impôts et les Allemands, environ 18 %. Et comme, depuis 1904, la participation des Hongrois a augmenté automatiquement avec l'accroissement de leur proportion, on peut affirmer que dans les dernières années, ils payaient 70 ou 72 % des impôts et les Allemands, 18 % (au total 88 ou 90 %), tandis que les autres nationalités ne contribuaient qu'à raison de 10 à 12 % aux dépenses de l'Etat.

Ces données suffiront, je pense, à prouver que les Hongrois étaient à bon droit l'élément dirigeant de la Hongrie d'avant le Traité de Trianon ; ils y étaient appelés non seulement par leur majorité numérique, mais aussi par leur supériorité de culture et par leur prépondérance économique.

(Office Central de Statistique de Hongrie, Budapest).

ALAJOS KOVÁCS.
